

Séance du 19 décembre 2016

Discours de réception de Claude BALNY

Eloge de Jean KILIAN

Il n'est pas besoin de dire que c'est un grand honneur pour moi d'être parmi vous aujourd'hui. Etre académicien, surtout au sein d'une académie aussi ancienne et prestigieuse que celle des Sciences et Lettres de Montpellier m'avait toujours semblé inaccessible, pour moi, qui n'étais pas exactement universitaire, mais chercheur fondamentaliste et expérimentaliste se consacrant aux sciences du vivant à l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale, l'INSERM.

Cette élection, je la dois à mon parrain, Monsieur le Professeur Alain Sans que j'ai rencontré il y a longtemps, depuis l'époque où, directeurs d'Unités INSERM, nous étions réunis en comités pour gérer au mieux la politique de la recherche régionale dans le domaine biomédical. Je tiens à le remercier de m'avoir fait connaître de l'intérieur cette Académie où tous les lundis, nous échangeons idées et perspectives sur la science, la médecine, les arts, les lettres et le droit. Je suis flatté, heureux et honoré de siéger en ce lieu d'érudition, convivial certes, mais intellectuellement exigeant où tout stimule l'esprit et l'imagination.

Je veux m'efforcer d'en être digne en évoquant Jean Kilian, mon éminent prédécesseur au 26^e fauteuil de la section des Sciences de l'Académie. Il fut un esprit imaginatif et créatif dans au moins deux grands domaines, celui de sa profession durant plus de trente ans au service de la connaissance des sols, puis dans celui de l'art, pendant sa retraite lorsqu'il se consacra essentiellement à la peinture.

Son parcours professionnel est un peu identique au mien, car Jean Kilian fut, lui aussi, un chercheur non universitaire au service de divers instituts scientifiques étatiques. Nos disciplines et champs d'investigation ne relevaient pas des mêmes domaines scientifiques certes, mais, comme pour tout chercheur, la variété, l'amplitude, l'ouverture ont marqué ses travaux.

En fait, nos concepts de base n'étaient pas tellement éloignés car, comme il le soulignait, "*la Nature – et la matière vivante ajouterai-je – possède son organisation propre – sa structure profonde – c'est-à-dire sa logique*". La Nature transcende largement les disciplines scientifiques par sa complexité. Quelle est la relation entre les êtres vivants et les biotopes ? Pour comprendre ceux-ci, il faut, à un moment ou un autre, les replacer dans leur milieu, en l'occurrence, dans la Nature. Tout corps existant relève de l'adaptation biologique dont la flexibilité permet au vivant de survivre et de se développer dans un environnement souvent inhospitalier. C'est la même logique que celle dont parle Jean Kilian et qui nous renvoie à la réflexion hautement suggestive du grand sage ancestral Chuang-Tzu :

"L'harmonieuse coopération de tous les êtres vivants ne fut pas décrétée par une autorité supérieure, mais résulte du fait qu'ils participent d'une hiérarchie d'ensemble constituant un ordre cosmique, et obéissent aux diktats internes de leur propre nature"

Quand on voit Jean Kilian tenter d'établir un lien entre l'étude du milieu physique et celui de l'écologie pour unifier certains concepts, il rejoint notre démarche de biologistes.

Cette préoccupation l'entraîne vers un engagement majeur vis-à-vis de l'écologie. Il a essayé en effet de mettre en pratique une philosophie de la nature qui doit permettre d'éviter les interventions techniques inefficaces ou destructrices, entre autres, le gaspillage. Dans son ouvrage qui a fait autorité, dès 1979, il écrit en introduction "*Les problèmes d'environnement sont aujourd'hui posés au plan politique sous la pression de l'opinion publique*". N'est-ce pas déjà notre actualité écologiste où les démarches politiques se mêlent aux démarches citoyennes ?

Mais d'où est né cet intérêt profond pour les sols et leur environnement ?

Son goût de la Terre et de l'aventure lui venait peut-être de son oncle, Conrad Kilian, explorateur, savant nomade, spécialiste du Sahara, persuadé de la richesse de son sous-sol en hydrocarbures, appelé Le Fou du désert, décédé en 1950 dans des conditions qui frappèrent certainement l'imaginaire de Jean alors âgé de 21 ans. Ce goût lui venait assurément aussi de son grand-père, l'alsacien Wilfrid Kilian, le père de Conrad, installé à Grenoble. Il fut pionnier de la géologie alpine. Elu à l'Académie des Sciences de Paris en 1919, il contribua à l'élaboration de la carte géologique de la France. La ville de Grenoble a donné son nom à une de ses rues et la terrasse du Fort de la Bastille s'appelle la Terrasse des Géologues, en hommage, en particulier, à Wilfrid Kilian. Sa renommée fut telle qu'un volcan Kilian existe près du col de Ceysnat, dans le Puy-de-Dôme.

Ces deux personnages, Conrad et Wilfrid ont, en leur temps, profondément marqué les études géologiques. Le travail de Wilfrid fut qualifié de "première révolution des sciences de la terre" car il établit la première synthèse géodynamique moderne des Alpes françaises, à l'origine de toutes les études alpines du XX^e siècle. Jean avait connaissance de ces travaux relatés dans un ouvrage "Histoire de la géologie grenobloise".

L'intérêt pour la découverte des sciences de la terre est dans la famille.

Écoutons son ami Roger Bertrand honorer sa mémoire dans un poème qu'il intitula *L'explorateur* :

*"Il voulait décrypter les secrets de la Terre
Parcourant le Sahel, les lieux les plus divers,
La savane infinie et les bois toujours verts,
Cherchant encor plus loin à percer le mystère."*

Né à Montpellier l'été 1929 dans un milieu protestant, Jean Kilian voulait être marin, mais dut renoncer à cette vocation, bien qu'il fût Lieutenant de vaisseau, dans le corps des Officiers de Marine de réserve. Il transcenda, renouant avec l'esprit de famille, en faisant des études d'ingénieur agronome et une licence ès sciences à Alger. Jean a deux frères, un frère jumeau, Claude qui fut officier d'active de l'Armée de Terre, et un frère cadet Gilles qui a fait toute sa carrière dans le corps préfectoral. Marié en 1956 à Rosemay Banon, originaire d'Alger il eut deux enfants, Daniel, médecin à la Réunion et Agnès, épouse Rassial, bibliothécaire demeurant à Chatou, en région parisienne. Après le décès de sa femme en 1977, Marguerite Bonifas deviendra sa seconde épouse en 1986. J'ai eu le plaisir de la rencontrer récemment pour évoquer le souvenir de son mari.

Ingénieur agronome, il a suivi pendant plus de trente-cinq ans une carrière scientifique dans la recherche agronomique, d'abord en qualité de spécialiste des sols tropicaux puis en qualité de spécialiste de télédétection spatiale. Ses connaissances en cartographie des espaces naturels et ruraux, et en morphopédologie, l'ont amené à divers postes de recherche puis de responsabilité dans des structures administratives relevant de l'agronomie.

A la lecture de ses nombreux rapports, rapports internes, rapports de mission et publications nationales et internationales, on peut détecter deux grandes périodes dans l'évolution de sa carrière qui, au début, fut celle d'un pur géologue se concentrant sur l'étude de la formation et de l'évolution naturelle des sols, la pédologie. Mais, les méthodes d'observation n'étaient peut-être pas assez performantes et Jean Kilian se consacra par la suite à la télédétection, c'est-à-dire à la mesure satellitaire d'objets par des rayonnements électromagnétiques émis ou réfléchis. Cela détermina un progrès considérable dans les techniques de relevés de terrain.

Evoquons d'abord son travail de géologue. A l'époque, deux axes de recherche se profilaient, celui de la recherche sur la fertilité des sols, l'autre, sur leur caractérisation, leur formation et leur évolution. C'est surtout dans ce second domaine que les travaux de Jean Kilian se situent.

Sa première affectation fut, en 1958, à la Direction de l'Hydraulique et de l'Équipement Rural à Alger. En 1962, il fut nommé à l'Institut de Recherches Agronomiques Tropicales, à Madagascar, puis à Nogent-sur-Marne. Enfin, à partir de 1974, dans le cadre de la décentralisation, il a rejoint, à Montpellier, le Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement, le CIRAD. Jean Kilian fut ingénieur de recherche avant d'être nommé chef de programme.

En 1979, il publia avec Jean Tricard "L'écogéographie et l'aménagement du milieu naturel", ouvrage de synthèse de la collection Hérodote, édité chez Maspéro, qui fut traduit en espagnol et italien. C'est un ouvrage essentiel qui marque la volonté d'associer écologie et géographie. Il traite également de l'aménagement du territoire, dans une démarche pluridisciplinaire centrée sur l'environnement. Des idées très modernes émergent de ce bilan, comme la réflexion sur les niveaux d'organisation dans le monde qui nous entoure, notre environnement, dans l'esprit et le souci d'une vie saine : "*L'augmentation de la production ne peut être une fin en soi*" proclame-t-il.

Et ses idées dépassent souvent le cadre géographique. Pour étayer ses propos, il distingue, par exemple, trois niveaux d'organisation dans le monde qui nous entoure :

- d'abord le niveau de l'organisation de la matière, caractérisé par l'agencement cohérent des corpuscules qui la composent,
- ensuite le niveau de l'organisation de la vie, incluant l'aptitude à la reproduction et la tendance à se développer vers des formes d'organisation croissante, à l'inverse de la matière. Notons qu'il touche ici de très près à la notion d'entropie,
- enfin, le niveau de l'organisation sociale, reposant sur la conscience et qui suscite des formes d'organisation immatérielle, de type social et économique et qui élabore la culture.

Ces considérations émanent de disciplines qui se croisent : géographie, chimie, physique, thermodynamique, sciences humaines et sociales.

Ne s'en tenant pas à la théorie. Jean Kilian se préoccupe aussi de la mise en application pratique de la géographie et de l'agro-pédologie ainsi que de la lutte contre le sous-développement. Cet ouvrage dépasse les considérations purement scientifiques, car il nous amène à réfléchir sur la démocratisation des décisions dans le domaine de l'aménagement du territoire. En effet, bien des élus locaux se déclarent honnêtement incompetents pour ces questions relatives à la maîtrise des milieux et transfèrent leurs responsabilités décisionnelles à l'Etat. Dans les Annales de Géographie, Claude Bardinet, spécialiste de l'environnement géographique, analyse finement le livre en dégagant l'essentiel. Il conclut en soulignant que cet ouvrage est fondamental pour tous ceux qui enseignent et qui pratiquent la géographie du développement.

Le champ d'investigation de Jean Kilian fut vaste. Il fut un infatigable voyageur scientifique de terrain. Il étudia d'abord les sols en Algérie, avec ses problèmes de cultures fourragères, d'envahissement d'algues, de mise en valeur d'oasis ou de lutte contre les vents dans le Sahara Oriental. Son autre territoire d'observation fut Madagascar où il examina les sols cultivés en tabac, en bananiers, en analysant certaines de leurs carences minérales. Il aborda les problèmes d'irrigation et d'écoulement des eaux.

D'autres parties du monde furent des secteurs d'exploration variés. Il alla en mission en Haute-Volta, au Cameroun, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, en Ethiopie, en Libye pour établir des rapports sur les zones forestières, sur les rizières ou sur l'aménagement du milieu naturel. Du fait de ses compétences d'agronome et de pédologue, il fut appelé en Amérique du Sud, en Guyane, au Brésil, au Mexique. D'autres pays encore eurent recours à lui, dans le cadre de coopérations bilatérales, aux Philippines, en Thaïlande, en Inde.

Ce n'est pas un catalogue de voyage que nous venons de feuilleter, mais la liste des contrées où Jean Kilian a apporté son savoir-faire dans des domaines qui relèvent de l'interaction entre les sols et les hommes. On voit que ses nombreuses publications abordent la dichotomie entre le milieu physique et son aménagement à visée agricole. Le meilleur exemple est son analyse de l'aptitude des terrains à la riziculture en Afrique de l'Ouest.

Dans cette démarche, la géographie est au service de la survie de l'homme. Il faut trouver les moyens de réaliser au mieux cette symbiose entre le sol et son exploitation tout en préservant l'équilibre de la nature. *“Tout d'abord, écrivait-il, éliminons un faux problème : celui qui consiste à opposer la nature et l'homme”*, et d'ajouter *“L'homme, comme tous les autres êtres vivants, est un élément de la nature, avec laquelle il est relié par de multiples liens d'interdépendance. ...Il ne vit que grâce à certaines ressources que lui offre l'environnement”*.

C'est à ce point qu'il définit ce qu'est l'éco-géographie dont l'objectif est d'étudier comment l'homme s'intègre dans les écosystèmes, et comment cette intégration est diversifiée en fonction de l'espace terrestre.

Il a souvent mis l'accent sur des problèmes graves, lourds de conséquences. Un travail de synthèse intitulé : Etude des sols – pédologie, précise sa pensée : *“Dans l'immédiat après la Seconde Guerre mondiale se manifestent un peu partout en Afrique de sérieuses préoccupations concernant la fragilité des sols tropicaux, le mythe de leur fertilité inépuisable, les dommages qui peuvent leur être causés par l'application irréfléchie de méthodes de culture directement importées de pays*

européens ou nord-américains”. A la suite de cette étude, les services de l’agriculture française alertés se mobilisèrent sous l’égide de l’ORSTOM, l’Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer.

Etant devenu cartographe par nécessité, Jean Kilian, en 1984, après une importante reconversion, se consacra avec conviction à la télédétection comme secrétaire exécutif du programme de Télédétection du CIRAD à Montpellier. Il exerça cette responsabilité jusqu’à sa retraite, en 1991

En effet, il devenait nécessaire d’améliorer les méthodes d’étude pour mieux observer et analyser l’extension spatiale des phénomènes et quantifier leur évolution temporelle. En 1978, un contrat de recherche fut signé entre le centre d’IBM France et le service pédologique de l’IRAT, l’Institut de Recherches Agronomiques Tropicales. L’objectif était d’approfondir les possibilités d’application du traitement des images numériques satellitaires dans l’identification et la cartographie des éléments du milieu naturel qui intéressent le développement agricole du tiers-monde. Ce fut un apport d’imagerie considérable grâce au LANDSAT, premier programme spatial américain d’observation de la terre à des fins civiles. Ce sont les données américaines du LANDSAT qui furent tout d’abord utilisées, puis celles collectées par les satellites français SPOT : Système Probatoire d’Observation de la Terre. Ce fut une avancée majeure pour éclairer l’espace agricole.

Jean Kilian était un élément clef dans cette science en émergence, grâce à sa culture pédologique qui permettait des mises au point méthodologiques originales pour procéder à l’interprétation interactive visuelle et numérique des données satellitaires.

De ces travaux pionniers est née la Maison de la Télédétection construite en 1994 à Montpellier-Agropolis, en plein essor aujourd’hui, et qui illustre la solidarité internationale de notre pays, et notre région, dans le domaine de l’agriculture durable.

Mais à force de regarder notre Terre, ses richesses et ses promesses, Jean Kilian en tomba amoureux

Il voulut la peindre, faire vivre les paysages. Elu à l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1983, il succéda à Jean Roig, professeur de physique à l’Université des Sciences et des Techniques du Languedoc. Trois ans plus tard, il donna une conférence sur les paysages du Larzac, indiquant, dans son introduction : *“Au promeneur attentif et réceptif, le Causse du Larzac apparaît fort diversifié et progressivement bien éloigné de l’idée du plateau monotone, désolé, uniforme tel qu’il est souvent décrit”*. Est-ce une réflexion de pédologue ou de peintre ? Nous pourrions dire que c’est l’artiste qui parle : *“Au cours de ses promenades, l’œil du promeneur perçoit, enregistre des panoramas, des ensembles organisés de volumes, de lignes, de couleurs qui sont en premier reçus de façon subjective donc personnelle : impression d’harmonie, de sérénité, de vigueur, de désolation, de grandeur...”*.

Dans le *Traité du Paysage* publié en 1948, André Lhote cite Paul Valéry. Il écrivait : *“Paul Valéry a dit sur le dessin des choses subtiles et nécessaires. Il distingue très justement la vision distraite, lointaine, que nous avons généralement des objets, de celle, voulue, que nous avons le crayon à la main. Tout ce qui a trait*

à la perception, au déplacement des yeux, avides de capter le contour des formes et d'en conserver la vision nette est à retenir". Oui, on regarde mieux en dessinant, et Jean Kilian dessinait beaucoup.

Mais il peut aller plus loin dans ces perceptions. Il la connaît de l'intérieur, cette Terre, et c'est alors le géographe qui s'exprime : "*Très rapidement, cependant, le besoin de comprendre succède à la réception visuelle passive*". Et c'est là toute la polyvalence de la pensée et de la sensibilité de Jean Kilian.

Il utilisera dans son œuvre peinte la juxtaposition des plans, par aplats différemment orientés qui accentuent les contrastes, poétisant ce qu'inspire une carte géologique. Il tire parti d'une démarche cubiste quand il oppose formes et couleurs. C'est ce que l'on retrouve aussi bien dans ses paysages du Larzac que dans ceux des étangs.

Conscient de cette complexité, il analyse lui-même ses sensations : "*Notre œil, en fait, enregistre des ensembles qui se sont formés à partir d'interactions multiples entre plusieurs composantes (ou éléments) dont les principales sont : le climat, le relief, les roches, le couvert végétal.*". Cette vision de géographe habite ses œuvres. Evoquant le Canon de la Vis et de son affluent, la Virenque, il décrit verbalement le phénomène et l'applique à ses peintures structurées à la manière de Cézanne : "*Tout y est d'abord contraste : l'horizontalité du plateau s'oppose aux flancs abrupts du canon ; la verdure du fond s'oppose à la sécheresse des parois.*"

C'est la leçon de Cézanne sur la science des compensations de volumes : "*Les seuls paysages qui, par leurs plans étagés, expriment la profondeur sans jamais l'atteindre naïvement ; les seuls paysages où l'on puisse effectuer une promenade idéale, non avec les pieds, mais avec l'esprit.*". Il faut imaginer Jean Kilian pénétré de cette recherche cézannienne, lui le géographe de terrain, le marcheur, le baroudeur, pourrait-on dire, mais qui, pour structurer sa peinture, après des croquis qui sont une sorte de relevés de terrain, travaillait dans son atelier à une véritable recomposition des paysages. Dans ses toiles, Jean Kilian s'est délibérément libéré de l'esthétique et du formalisme impressionniste pour répondre à sa propre vision originale qu'il explicite :

"*Sur les parois raides, escarpées peut se lire l'étagement des couches calcaires, donc peut déceler l'histoire géologique. La dynamique de façonnement de ces parois s'offre aussi à la vue : manteaux d'éboulis de cailloux, couloirs d'avalanches pierreuses, ravinements, lits de torrents...*". Est-ce ici le géographe ou le peintre qui s'exprime ?

Jean Kilian n'a pas peint que les plateaux calcaires et dolomitiques du Jurassique moyen et supérieur des Causses dans leur évolution karstique.

Les étendues lagunaires l'ont inspiré, peut-être influencé par L'Étang de l'Or de Gaston Baissette qui constatait que "*Dans ce lieu perdu, ce bout du monde délaissé, et sous la surface de l'étang, dans le domaine des miasmes, il y avait la couleur, il y avait les lois de l'harmonie, de la symétrie et des formes, tout ce qui avait montré aux hommes depuis des temps immémoriaux, le chemin qu'ils étaient convenus d'appeler l'art et la beauté, mais sous un ordre si secret qu'il semblait réservé au monde des algues, au regard glauque des anguilles, aux larves, aux ternes coquillages, traduisant le besoin de splendeur des espaces saumâtres.*"

La facture picturale de Jean Kilian rappelle celle des artistes du “Groupe de Montpellier-Sète” cristallisé dans les années 1950 autour de François Desnoyer et représenté encore aujourd’hui dans notre Académie par notre confrère Gérard Calvet. Motifs d’inspiration, palettes et techniques les rassemblent.

Les aplats sont privilégiés et la couleur s’impose par plans, avec une architecture rigoureuse – scientifique, pourrait-on dire – de composition. Lors d’une exposition en 2007, à la Galerie d’Aguesseau, à Boulogne-Billancourt, deux commentaires sur son travail donnent le juste ton.

Pour Cécile Fovet-Rabot : *“Jean Kilian travaille la pâte au couteau avec les gestes du sculpteur et du potier. Ses huiles sont rugueuses comme les steppes brûlantes, épaisses comme la glaise lourde... La terre rouge sang colle à la toile. On a envie de la boudiner entre les doigts, comme ça, pour voir... Les tons bleu lavande, ocre, vert de l’yeuse, jaune des pailles, gris du calcaire, s’écrasent en larges à plat sous la chaleur accablante”*.

Le critique Claude Tournay souligne qu’*“Il ressort de son œuvre une évidente sérénité, un équilibre recherché et atteint. Les choses y acquièrent une nouvelle dimension avec une touche d’orphisme. Elles ont le parfum d’un rêve oublié...”*.

Jean Kilian disait souvent à Sylvie Tonneau, sa galeriste de La Cavalerie, que *“l’histoire du sol se traduit à travers les couleurs. J’ai toujours, continuait-il, été animé par les couleurs”*. Toute sa vie, il se déplaça le carnet de croquis en poche. A la retraite, il l’a ressorti et il a, dit-il, *“ouvert le livre de la peinture. La couleur explique la genèse. J’avais la peinture dans la tête !”*. Dans ses toiles, la ligne d’horizon est très haute, le ciel a libéré la terre. Ouranos a libéré Gaïa pour que, des sols, des eaux, des plantes, naisse la couleur, fruit d’une sorte d’alchimie de la topologie, âme titanique des éléments. *“J’exprime les sentiments profonds que m’inspire un paysage confiait-il. La peinture c’est du rêve et il faut laisser aller son cerveau”*.

Contrairement à beaucoup de peintres paysagistes tourmentés, les toiles de Jean Kilian sont douces, enveloppantes, reflétant une harmonie construite car, disait-il encore, *“un tableau, c’est un message. J’envoie des messages dans la nature”* voilà pourquoi dans ses peintures, il la fait vibrer, cette nature, pour nous.

En traitant la couleur par plans, il applique intuitivement les observations de Charles Henry qui, dans son *“Introduction à une esthétique scientifique”*, a suggéré que la perception de la couleur et sa vibration, précède toujours la perception de la forme, dans un temps excessivement court, mais qui légitime la dissociation des éléments couleur et forme. Dans cette quête neurophysiologique des perceptions, plus récemment, Jean-Pierre Changeux a exploré le domaine des neurosciences et de l’art. Il a démontré que la contemplation d’une œuvre d’art est profondément liée à l’activité cérébrale. Utilisant la méthode psychophysique dite du masquage, il est possible de distinguer le traitement conscient du traitement inconscient d’un stimulus sensoriel, qu’il soit visuel, auditif, tactile. L’accès à la conscience est donc sélectif et, par conséquent, l’est également l’accès à la mémoire. Pourtant, les spécialistes des neurosciences ont constaté que les stimuli non conscients n’étaient pas pour autant totalement négligés et qu’ils peuvent influencer notre comportement. Consciemment ou inconsciemment, c’est tout le mécanisme de la perception chromatique qui est impliqué. Le cerveau est fasciné, subjugué, envoûté par la couleur qui emplit la forme pour que l’image devienne alors subliminale. Est-ce là le testament pictural de Jean Kilian ?

Généreux, il ne cachait ni ne gardait pour lui ses peintures ou dessins. Il exposa plusieurs dizaines de fois, seul ou en groupe, collectionnant les récompenses, médailles d'or, d'argent ou de bronze.

Son frère Gilles que j'ai eu le plaisir de rencontrer pour me parler de Jean le décrivait comme un solitaire, mais qui, durant les longues marches qu'ils effectuaient ensemble s'animait et ne tarissait plus quand il s'agissait de peinture.

Le chercheur des secrets de la terre en science et en art fut donc souvent seul comme tout chercheur qui se consacre avec humilité et avec un don de soi généreux à l'amour de ses recherches.

C'est avec beaucoup d'émotion que je l'ai suivi, comme on suit un ami, car il fut, comme moi, passionné de sciences et de peintures. Certes, nos spécialités très pointues, l'agronomie, la pédologie pour lui, la biophysique, la biotechnologie pour moi nous distinguent et nous séparent, mais nous partageons la méthode scientifique, l'ascèse de la recherche, le goût pour les mystères de la vie, et surtout une communion dans l'analyse de la suggestion plastique où les formes, les couleurs, la matière et les rythmes créent la vie. Autrefois, un peu avant la création de notre Académie, le mot confrère évoquait fortement un lien étroit qui renvoyait à une fraternité spirituelle, c'est en ce sens que je me sens proche de Jean Kilian et que je suis fier et ému d'avoir l'honneur de lui succéder sur son fauteuil.

Mais nous ne donnerions pas tant de nous-mêmes, hier comme aujourd'hui, sans l'affection et le soutien de l'être qui nous accompagne, main dans la main, jour après jour. Annick, mon épouse est pour moi une présence en dialogue constant avec mes pensées, mes intuitions, mes prospections ou mes créations. Je ne serais pas ici sans son aide et sans l'appui de toute ma famille souvent négligée au profit de la science, mais toujours compréhensive. A mon épouse, je voudrais associer mon fils et sa mère, mes beaux-fils et belles-filles qui ont encouragé tous mes engagements. Je suis redevable aussi à mes parents qui m'ont fait confiance et qui auraient été heureux de voir leur fils devant votre Assemblée.

Je tiens ici à évoquer aussi ceux qui m'ont aidé à me construire. Durant mon début de carrière parisienne, au Muséum National d'Histoire Naturelle puis à l'Institut de Biologie Physico Chimique, Le Professeur Pierre Douzou, mon maître Millavois, membre de l'Institut, m'a initié au métier de chercheur, lui qui avait une idée par jour et qui savait la faire partager à ses collaborateurs. Lui aussi qui, par l'originalité communicative de sa pensée, attirait les plus grands scientifiques du moment, académiciens américains ou soviétiques, m'emmenant en Grande-Bretagne consulter George Porter, Prix Nobel, ou, dans un café parisien, discuter avec Martin Kamen, le découvreur du carbone 14, ou encore m'envoyant au Brésil travailler dans le laboratoire de Carlos Chagas, alors Président de l'Académie Pontificale des Sciences. Il faisait confiance à ceux qui l'entouraient, et il m'a demandé de le suivre à Montpellier dans le cadre de la décentralisation. Nous avons alors créé, avec quelques collègues et amis ici présents, l'Unité 128 de l'INSERM : "Cryobiologie appliquée à l'étude des métabolismes". Il m'a vite laissé la direction, afin de retourner à Paris pour orienter la recherche dans des objectifs nationaux. J'ai tenté de perpétuer son esprit d'ouverture, collaborant avec de nombreux laboratoires étrangers qui ont nourri notre recherche et notre humanisme international.

Je fus entouré d'amis fidèles, scientifiques exigeants et de collègues étrangers dont les qualités intellectuelles ont imprégné ma recherche personnelle et mon enthousiasme. Je voudrais y associer la mémoire des disparus, les professeurs Claude

Hélène et Jean-Marc Lhoste, biophysiciens, tous deux membres de l'Institut, mais également Frank Travers, brillant normalien, lui aussi biophysicien, décédé trop jeune. Ce furent des complices pour le développement de la biophysique française, discipline alors en émergence, qui trouve maintenant son épanouissement grâce aux apports technologiques et informatiques incessants. Je pense à eux souvent, mais je ne peux pas citer toutes celles et ceux qui m'ont soutenu, lorsque j'étais à la tête d'une unité de recherche de l'INSERM et responsable d'un Institut Fédératif de Recherche. Parmi eux cependant, je tiens à citer un ami fidèle et précieux, le Professeur Philippe Jeanteur, membre de l'Académie de Médecine qui n'a malheureusement pu être présent ce soir. J'ai eu beaucoup de chance d'évoluer dans un milieu privilégié de personnes cultivées, intelligentes, inventives, ouvertes au monde, et combien travailleuses.

C'est ce que j'ai retrouvé à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. C'est pourquoi je remercie les académiciens qui ont organisé mon élection, Monsieur le Professeur Alain Sans et mes pairs scientifiques que je connaissais. N'étant pas un spécialiste des sols, j'ai sollicité mon confrère Jean-Paul Legros pour comprendre la pédologie, car il avait très bien connu Jean Kilian. Il m'a éclairé, et il m'a fourni, entre autre, de précieuses informations sur sa personnalité. Son frère Gilles, son épouse Margueritte, sa belle-fille Mme Marteau et son collègue et ami Roger Bertrand m'ont permis de me rapprocher plus personnellement de l'homme et de son œuvre. Merci à ma consœur Gemma Durand de m'avoir proposé de précieuses illustrations picturales.

Je souhaite enfin rendre hommage au Secrétaire Perpétuel, Monsieur le Professeur Philippe Viallefont, à sa vigilance attentive, généreuse, chaleureuse, à son accueil. Mon hommage reconnaissant va aussi au Président Jacques Balp, pour son rayonnement, et aux autres Présidents qui l'ont précédé, impliqués dans le fonctionnement de cette noble et dynamique Compagnie à laquelle je demande officiellement de bien vouloir me recevoir.

Cet éloge fut illustré de projections de peintures de Jean Kilian

Réponse d'Alain SANS

Monsieur,

Il est toujours difficile de donner la réponse à un ami venant de faire l'éloge de son prédécesseur, cet exercice s'apparentant à l'art oratoire, que je ne possède pas. Néanmoins je vais m'y essayer cédant en cela à la tradition de notre Académie, cherchant à ne point trop vous trahir, en faisant un bref résumé de votre carrière et de vos qualités.

Chercheur de haut niveau dans les domaines de la biophysique et de la biochimie, vous avez consacré vos recherches à l'étude des constituants de la matière vivante. Vous avez dirigé pendant 23 ans, ce qui est peut-être un record, l'Unité 128 de l'INSERM intitulée, *Enzymologie, Mécanismes Moléculaires et Contrôle Génétique*. Vous avez pris votre retraite comme Directeur de Recherche de l'INSERM en Classe Exceptionnelle en 2005. Vos travaux portent sur les états excités moléculaires, persuadé de l'importance de l'analyse cinétique pour les mécanismes réactionnels. Pour analyser ces mécanismes, vous avez contribué à développer et à mettre au point des techniques originales comme les chaînes de mesure spectroscopie de haute résolution, pourvues de dispositifs à enregistrements rapides. Vous avez plus particulièrement réalisé un appareil de photolyse éclair et adapté, à basse température et à haute pression, la spectroscopie optique. J'ai été frappé, en tant qu'ancien membre de commissions scientifiques du CNRS et de l'INSERM, habitué à analyser les dossiers de chercheurs, par la très grande cohérence de vos travaux et par leur originalité. Il existe d'après moi deux types de chercheurs, ceux qui innovent vraiment, cherchant sans relâche des voies nouvelles, comparables en cela aux mineurs de front de taille et ceux qui exploitent les avancées de leurs collègues. Vous êtes à n'en point douter de la première catégorie. Votre discipline peut paraître austère pour le néophyte, si l'on en juge par le titre de votre thèse de doctorat, "Contributions à l'étude photochimique des spiropyranes photochromiques". Lorsque j'ai pris connaissance de ce sujet, j'ai aussitôt pensé à ma grand-tante, Fortunée-Joséphine qui se disait cependant, malgré son prénom, pauvre comme Job. Elle était née en 1898 sur les pentes du Canigou et se serait écriée, "boudi taratata". Mais sans se laisser impressionner par ce titre abscond pour le profane, examinons-le de plus près. Son utilité, outre la recherche fondamentale, qui néanmoins n'a pas besoin de justification car elle a pour base la recherche de la Connaissance, paraît évidente par ses retombées pratiques. Vous avez eu en effet, tout au long de votre carrière le souci de souligner et de montrer que la recherche fondamentale débouchait le plus souvent sur des applications insoupçonnées au départ. Si je prends pour exemple l'étude fondamentale des spiropyranes photochromiques, il suffit de savoir qu'il s'agissait d'étudier les mécanismes moléculaires de photochromes capables de changer réversiblement de couleur sous excitation lumineuse. Cette photoactivation conduit, via un réarrangement structural, à la formation d'une structure ouverte qui absorbe les ondes dans le visible. Les applications de ces recherches vont de la protection des militaires contre le flash nucléaire, aux lunettes de soleil progressives.

Dans un document qui pourrait s'intituler, "*un chercheur se penche sur son passé*", vous dégagez le trait commun de la démarche qui a animé toute votre vie scientifique. Il se situe, écrivez-vous, dans l'utilisation de *quatre conditions extrêmes* pour mieux comprendre les phénomènes du vivant. Pour ma part et je l'ai déjà souligné, j'y vois tout simplement une grande continuité et une grande persévérance

dans les objectifs à atteindre. Autrement dit, vous avez “*la constance du jardinier*”, ce qui pour un chercheur est une qualité cardinale. Vos recherches, si je les simplifie à l’extrême pour un auditoire non averti, peuvent se résumer à l’étude de la cinétique des mécanismes réactionnels avec un souci constant d’adapter et d’inventer les outils technologiques nécessaires à la poursuite de vos recherches. C’est le fil rouge qui caractérise votre démarche scientifique. Au début de votre carrière, vous avez utilisé la lumière intense pour induire des conversions chimiques et les étudier. Puis vous êtes passé à l’utilisation des basses températures, inférieures à zéro degré, toujours avec le même objectif : ralentir les réactions enzymatiques pour permettre d’étudier leur cinétique, par des méthodes d’investigations lentes. En effet, si on abaisse fortement la température, on peut sélectivement affecter les diverses étapes réactionnelles intermédiaires d’une réaction donnée, voire les arrêter. C’est ce que vous avez fait sur la luciférase, cette protéine qui émet de la lumière dans les lucioles, permettant de la caractériser et de l’analyser spectralement. Bien évidemment l’utilisation de solvants est nécessaire pour maintenir le milieu fluide jusqu’à -50 ou -100 ° C, sans dénaturer le matériel biologique. Vous avez ainsi fortement contribué à conforter les fondements de la cryoenzymologie. Vous avez alors appliqué cette méthode à la purification des protéines et utilisé les basses températures pour résoudre, avec vos collègues d’alors, des problèmes concernant la résolution temporelle de réactions enzymatiques par le froid. Enfin profitant d’un environnement technique adapté mis en place pour le développement de la cryoenzymologie, vous avez décidé d’exploiter la cryo-baro-enzymologie c’est-à-dire la combinaison des basses températures et de la pression avec pour objectif d’apporter une contribution à la compréhension de l’acte catalytique et aux modifications de conformations des protéines. Les acquis fondamentaux de votre équipe et d’autres groupes sont suffisamment solides pour permettre de dégager de nouveaux axes et de nouvelles applications dans les problématiques qui relèvent ou touchent à la santé. Celles-ci vont de la stérilisation de composés pharmacologiques, au développement de nouveaux vaccins et aux études de la flexibilité conformationnelle de protéines responsables soit d’agrégats moléculaires comme les plaques amyloïdes, que l’on rencontre dans la maladie d’Alzheimer, soit de pathologie comme les maladies à prion.

Je n’irai pas plus loin dans le survol de vos activités scientifiques de peur de lasser l’auditoire. Vous m’en voudrez certainement, car je sais par expérience qu’un chercheur passe sa vie dans son laboratoire et voir ses travaux résumés en quelques minutes par un non spécialiste, qui n’a certainement pas saisi l’essentiel est certes frustrant. Je veux seulement souligner que vos travaux ont donné lieu à 247 publications dans des revues à comité de lecture, dont certaines d’importances majeures, ayant apportées une contribution décisive à votre discipline. Vous avez d’autre part édité sept ouvrages en collaboration et participé à des dizaines de séminaires, conférences, manifestations scientifiques. Je sais également que l’on n’effectue pas une telle œuvre seul et vous avez souligné que de nombreux chercheurs ont participé à cette entreprise commune et vous ont aidé dans vos travaux. En particulier, Pierre Douzou avec qui vous avez débuté au Muséum National d’Histoire Naturelle, qui créa l’unité 128 de l’INSERM et à qui vous avez succédé.

Je voudrai maintenant évoquer votre carrière internationale. Certes un responsable d’une unité de recherches passe sa vie dans son laboratoire, tout comme un professeur de médecine passe sa vie dans son service hospitalier. Mais par nécessité professionnelle, il parcourt aussi le monde pour créer des liens et des collaborations

avec ses collègues. C'est ainsi que pratiquant une discipline de pointe, vous avez su attirer nombres de chercheurs étrangers, pour travailler dans votre laboratoire. Vous avez été en contact et en relation avec plusieurs prix Nobel de physique et de chimie. J'en ai décompté six : George Porter, Peter Mitchell, Richard Ernst, Paul Boyer, Edmond Fischer, Pierre-Gilles de Gennes. Certains d'entre eux vous ont particulièrement marqué par leur gentillesse, leur simplicité et pour tout dire, leur "classe". Mais parmi eux, celui qui vous a amusé par son originalité est Richard Ernst. Il vous a confié qu'une partie de la dotation reçue de son prix Nobel de chimie avait servi à l'achat de thangkas tibétains anciens, rouleaux de peinture sur soie, dont il faisait collection, jusqu'au moment où son épouse prit conscience que cette passion menaçait les finances du ménage et stoppa net l'hémorragie. Il est vrai que dans un couple, c'est souvent la femme qui a la tête sur les épaules ! Ces relations internationales vous ont conduit à organiser de très nombreux colloques et congrès. Je citerai parmi ces derniers le premier Congrès International de Biophysique dont vous avez été le vice-président et qui a réuni plus de 1300 participants. Enfin dans le cadre de vos activités scientifiques, je dois signaler que vous avez aussi occupé de multiples fonctions comme membre d'instances scientifiques nationales et internationales. Vous êtes ou avez été en effet : Membre du Comité Exécutif Européen du Groupe de Recherche sur les Hautes Pressions, Membre de la "Royal Society of Chemistry" de Londres, Vice-président du Comité National de Biophysique de l'Académie des Sciences, représentant français dans plusieurs comités scientifiques européens. J'en passe car je ne puis les citer tous. Quant à vos activités d'administration de la recherche, elles sont très nombreuses. Vous avez créé, avec Philippe Jeanteur et Jacques Demaille l'Institut Fédératif de Recherche : *Biologie Cellulaire, Biochimie, Génétique*, à Montpellier que vous avez dirigé durant sept ans. J'ai retenu aussi votre présidence de la première, Commission-Formation, de l'Inserm chargée de mettre en place la formation permanente et votre nomination en 2000 comme "Médiateur Régional pour la Délégation à l'Intégrité Scientifique" car je crois qu'elle résume votre personnalité, consensuelle, mais rigoureuse.

J'ai fait un bref rappel de Claude Balny, Homme de sciences, il me reste à essayer de camper l'Homme Claude Balny, amoureux des arts. En effet, bien que lourdement impliqué dans vos activités de recherches, vous avez toujours trouvé le temps pour consacrer du temps à vos goûts artistiques très précoces puisque dès votre plus jeune âge vous vous êtes essayé au dessin. Plus tard, si vous permettez cet anglicisme, "in yours early twenties", suite à la rencontre avec le peintre anglais, Arthur Kitching influencé par les fauves français, vous partez peindre et dessiner, avec des modèles vivants (honne soit qui mal y pense), dans le Yorkshire. Rentré en France, vous avez fréquenté l'Académie Julian, lieu d'échange actif entre intellectuels, continuant le dessin avec modèle. Puis vous avez voulu compléter votre formation en allant, en Irlande, à plusieurs écoles d'été sur le paysage, pour travailler sur les techniques de l'huile et de l'aquarelle. Cette solide formation explique que vous êtes collectionneur de peintures et d'œuvres d'art. Elle explique aussi le très bel éloge que vous avez fait de Jean Kilian, en qui vous avez trouvé, en quelque sorte, un confrère en peinture. Vous notez à son propos que dans ses tableaux il privilégiait les aplats de couleur avec une architecture rigoureuse de composition car disait-il : *la peinture c'est du rêve et il faut laisser aller son cerveau*. Pour moi, l'essentiel est là. La contemplation d'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, passe par le filtre de notre cerveau. Celui-ci est, selon P. Valéry (cité par

Changeux) “un générateur de signification” alors que la réalité du monde extérieur est dénuée de signification. Ce faisant, il établit de l’ordre dans le chaos ambiant. En effet, le cerveau possède la capacité d’interroger et d’interpréter les informations sensorielles qui pénètrent dans ce que Stanislas Dehaene appelle “l’espace de travail neuronal conscient”. Ce dernier est constitué de structures corticales d’un haut niveau hiérarchique comme les aires pariétales, temporales et préfrontales. Au cours du développement cérébral, elles forment des assemblées de neurones qui se groupent en réseaux, qui eux-mêmes forment des réseaux de réseaux, s’organisant de manière hiérarchique et parallèle. Cependant, cette organisation neuronale n’est en rien comparable à un câblage de type informatique. Il s’agit d’un *système évolutif* mettant plusieurs années pour atteindre sa plénitude. Dans la première période de la vie chez l’Homme, il y a une profusion, une exubérance de contacts synaptiques qui s’établissent entre les axones et leurs neurones cibles. Puis certaines synapses régressent alors que d’autres se stabilisent. Cette sélection synaptique est le fruit des expériences sensorielles et motrices, mais aussi de l’environnement *social et culturel*. Ce processus conduit, pour Changeux, à “la sélection progressive de circuits culturels qui signent l’appartenance culturelle, installent l’empreinte des civilisations et de leur histoire, au sein de notre cerveau”. On comprend alors que la contemplation d’une œuvre d’art, l’écoute d’une symphonie ou d’un poème sollicitant la vue ou l’ouïe, passe par de multiples étapes qui vont de la restitution brute de l’œuvre par les systèmes sensoriels, à une réinterprétation et un travail d’analyse effectué par notre cerveau. La qualité de ce travail sera fonction des dispositions innées et des circuits culturels mis en place au cours de l’expérience passée de chaque individu. A ce bref rappel de la conception de l’approche neuronale des arts que Jean Pierre Changeux développe dans son dernier livre “La Beauté dans le cerveau”, je voudrais rajouter qu’il existe une très grande complémentarité entre les arts. Ceci est sans conteste, dû à notre cerveau et à ses structures les plus évoluées, dont les parties préfrontales. Actuellement les neuroscientifiques pensent que, langage, musique et même programmation motrice cohabitent dans une même zone du cortex préfrontal, dont l’aire de Broca. Cela peut étonner et surprendre. Mais il faut bien qu’il existe un référent qui, avec d’autres centres impliqués dans la mémoire, la sensibilité et l’émotion, fasse une synthèse personnelle et reconstruise la “pensée imaginative de l’artiste”. Il devient très vraisemblable que la confluence et la congruence d’œuvres picturales et musicales activent “l’espace de travail neuronal conscient”. Il existe en effet dans de nombreuses œuvres une correspondance entre les différentes modalités sensorielles. Les exemples abondent, entre peinture et musique, entre poésie, peinture et musique. Charles Baudelaire dans son sonnet intitulé “correspondances” proclame même : “*Les parfums, les couleurs et les sons se répondent*”.

Pour en revenir à vous-même et à Jean Kilian qui aimaient tout spécialement la couleur dans la peinture, j’ai pensé illustrer cette théorie par ces vers de Jean Richepin dans lesquels il décrit “un paysage de bord de mer, tout en touches légères, en impressions subtiles, où les mots sont juxtaposés presque sans verbes, faisant songer à une étude de peintre” :

*Ciel roux. Ciel de septembre. De la pourpre et de l’ambre. Fondu en ton brouillé.
 Draperie ondulante. Où le soleil se plante. Comme un vieux clou rouillé.
 Flots teintés d’améthyste. Ecumes en batiste. Aux légers falbalas.
 Horizon de nuées. Vaguement remuées. En vapoureux lilas...
 Aux flaques des ornières. En leurs prisonnières. Le cuivre des couchants.*

Mais à votre passion pour la peinture, je dois ajouter que vous vous êtes aussi adonné à la sculpture et au cinéma. Vous avez réalisé de nombreux films, de quelques minutes à plusieurs heures, sur des sujets très divers, allant du portrait d'artistes, au reportage d'expositions. Dès que vous avez été élu dans notre Académie, vous vous êtes très rapidement intégré et avez proposé de filmer diverses manifestations. C'est ainsi que nous vous devons d'avoir filmé, entre autres, l'intégralité du colloque de 2015 sur "Maître cerveau sur son homme perché", pour lequel notre consœur Gemma Durand s'est tant dévouée et tout récemment le colloque sur "Agricultures du futur" animé et co-organisé par Jean-Paul Legros.

Mais je ne saurais conclure cette réponse, sans souligner combien le soutien et l'apport de votre épouse Annick, vous a été et vous est précieux. Agrégée d'allemand, ayant enseigné dans les classes préparatoires, elle est passionnée de musique, de philosophie, d'art et vous entraîne à la visite des musées, au cours de vos nombreux voyages.

Il est temps de conclure et de te dire, cher Claude, combien je suis heureux de parrainer ton entrée dans notre Académie et de te souhaiter la bienvenue sur le XXVI fauteuil de la section des Sciences.

Allocution de clôture du Président Jacques BALP

Monsieur,

Nous devons tout d'abord vous remercier pour le très bel hommage que vous avez rendu à notre regretté confrère Jean Kilian. Comme souvent, dans notre académie pluridisciplinaire, pour ceux qui ne sont pas spécialistes du domaine de recherche de l'académicien disparu, ce moment solennel où se ravive sa mémoire est aussi l'occasion de découvrir la richesse de son parcours.

De ces confrères, que nous côtoyons dans nos séances du lundi pour des échanges souvent amicaux, toujours courtois et agréables, même si nous découvrons leur savoir à l'occasion d'interventions ou de conférences le plus souvent très instructives, de ces confrères donc – surtout quand il s'agit d'autres disciplines que la nôtre – nous ignorons tout de la façon dont s'est construit ce savoir ; nous ne savons rien de ce long cheminement d'une vie qui a permis à chacun d'être ce qu'il est devenu.

De Jean Kilian je garde l'image d'un homme affable, souriant, tranquille, et si je connaissais ses talents de peintre, je ne savais pas que le chercheur était un écologiste avant l'heure, globe-trotter infatigable préoccupé comme agronome de l'avenir du vivant et des ressources de la terre.

Ses qualités de peintre, je les avais appréciées en un lieu que vous avez évoqué : la Cavalerie, sur le Plateau du Larzac. C'était au cours de deux expositions dans cette galerie aujourd'hui installée à Rodez. J'avais été frappé par sa manière de traduire la perspective : le plus souvent sous une diminution des ciels tout en privilégiant une solide distribution des masses. Je comprends mieux maintenant, avec ce que vous venez de dire, le lien entre le savant et l'artiste : sa peinture était la transposition esthétique et symbolique de ses travaux scientifiques. Elle lui permettait de traduire le rapport secret entre l'invisible du sous-sol et sa révélation à nos yeux dans l'aridité ou la floraison des espaces ; c'est-à-dire tout ce qui caractérise un paysage et l'impression que nous pouvons en garder. Ces rapports du visible avec l'invisible, cette révélation de ce qui, jusque-là, aurait pu demeurer inaccessible à notre sensibilité, est, nous le savons tous, une des fonctions essentielles de l'œuvre d'art.

Mais je ne voudrais pas affadir par des redondances malvenues ce que vous avez si bien exprimé Monsieur, avec le sens artistique qui vous caractérise. De cette disposition, notre académie et surtout le public ont déjà bénéficié grâce à vos réalisations audiovisuelles. Ces enregistrements et leur montage – bien avant votre réception officielle – ont largement contribué, sur notre site internet, à prolonger en nous permettant de les vivre ou de les revivre à volonté, des séances publiques marquantes : colloques ou rencontres dont nous n'aurions gardé que les traces écrites. Grâce à vous, si les écrits demeurent, la parole ne s'envole plus. Sachez que nous vous en sommes très reconnaissants. Et je suis bien placé, par ce qui a été mon métier, pour savoir le travail que demande une telle activité ainsi que pour témoigner de votre disponibilité dans ce domaine au service de notre académie.

Ce que nous ne savions pas et que notre confrère Alain Sans vient de nous révéler, c'est que votre goût et vos dons pour la création artistique s'expriment aussi de bien d'autres manières et qu'ils sont le fruit d'une formation suivie notamment

comme dessinateur et peintre parallèlement à vos études, à vos recherches, et à vos travaux scientifiques dont l'importance nous est bien apparue dans l'exposé qui vient d'en être fait.

N'ayant aucune compétence dans le domaine de l'excitation moléculaire, de même qu'il me serait impossible de déterminer quelles sont les connexions qui, dans les méandres de votre cerveau vous ont permis de développer cette extraordinaire créativité – entre parenthèses, je vais finir par redouter le regard disséqueur d'Alain Sans quand, en souriant, il lui arrive de tourner la tête de mon côté – mais ce que j'ai retenu en ce qui vous concerne, c'est que vous avez contribué à sécuriser la recherche pharmaceutique pour notre bien à tous. Vous avez donc droit à toute notre reconnaissance.

Je voudrais simplement confirmer, pour terminer, que la liste de vos publications, quand on l'a sous les yeux, est vraiment impressionnante et que l'intérêt que vous ont manifesté plusieurs prix Nobel ne peut que rejaillir sur notre académie.

C'est pourquoi je vais maintenant demander à cette assemblée de bien vouloir se mettre debout.

En qualité de président, je déclare l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier heureuse et honorée de recevoir officiellement Monsieur Claude Balny au vingt-sixième fauteuil de la Section des Sciences.

La séance est levée.